

« ... au milieu de la course de notre vie, je perdis le véritable chemin, et je m'égarai dans une forêt obscure : ah ! il serait trop pénible de dire combien cette forêt, dont le souvenir renouvelle ma crainte, était âpre, touffue, sauvage... »

Extraits de « La divine comédie » de Dante

Chapitre 1

Images floues. Des mouvements, des postures de beaux parleurs. Discussions, séductions. Quiproquos enfumés. Brouhaha, invectives bruyantes. Craquetterments secs.

Est-ce que j'étais un oiseau ?

Du silence. Je voulais tellement du silence. Ne plus m'entendre dire, à moi, à l'autre, ces mots étrangers, si difficiles à prononcer.

Est-ce qu'ils allaient s'asseoir, se poser, une minute ? Est-ce que la brume allait se dissiper, cette brume qui s'incrustait dans ma tête, insidieusement ? Et cette femme blonde, là-bas...

Belle, la lèvre boudeuse, dans un jardin du sud de la France, solitaire. L'air songeur, méprisant. Un jardin ensoleillé, sur le bord de la Méditerranée.

Un homme au chapeau noir, grand, brun, qui s'interrogeait derrière sa millième cigarette.

Un autre homme, dans ses idées, son projet, qui regardait la femme, lointaine, inaccessible.

Et le film qui se construit. Ulysse, Fritz Lang, Pénélope. L'histoire d'un homme et d'une femme selon JLG. Séparation. Un scénariste, un producteur, un contrat. Un point d'interrogation, une histoire. Toujours cette histoire.

Paul qui demande à Camille :

— Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce que tu as depuis une heure ?

— Rien ! Si tu es heureux, moi aussi ! Répond-elle sur un ton fâché.

Une image floue, blonde, sur un écran de cinéma, 1963, Brigitte Bardot.

Est-ce que j'étais une toile d'araignée, là, dans le coin du grand écran ?

Cylia venait de partir. La maison pleurait, les murs suintaient des échos sourds de mes interrogations. Du souvenir de son parfum. Et se mêlaient aux traces de la nuit dernière, celles des rues de la ville, des musiques colorées, des cris.

A quelle heure étais-je rentré ? Le souvenir du silence, du noir, d'un long tunnel, du mal de tête.

Est-ce que j'étais devenu une mouette fatiguée ?

Le ciel de Marseille, ce matin, hésitait. Poisseux, à moitié endormi. Ciel délire.

« *Où subsiste encore ton écho...* »¹

Des batteries de guitare, au réveil.

« *D'estrade en estrade j'ai fait danser tant de malentendus...* »²

Sur la table, un livre ouvert, renversé comme un toit sur une maison. Des questions, un titre, comme un souffle d'elle. Le titre du livre, en lettres rouges, évidentes :

« *Partir* »

Partie, elle était partie ! La distance, entre elle et moi. Elle avait mis une longue distance.

Comme cet avion, entre le ciel et la mer, qui s'avancéait vers moi, comme un signe d'elle. Le long fuselage blanc glissait lentement dans l'air, jusqu'à rendre lisible son nom écrit en lettres bleues, sur le côté : *Cylia*.

Non, secouer la tête. Atterrir.

¹ A. Bashung/J. Fauque – extrait de la chanson « la nuit je mens » – album « fantaisie militaire » Barclay 1998

² A. Bashung/J. Fauque – extrait de la chanson « la nuit je mens » – album « fantaisie militaire » Barclay 1998

L'aube de toutes les histoires tristes. Les fumées noires, les ballons d'hélium qui rejoignent le ciel.

Ma faute, bien sûr !

— Coupable, Franck, c'est vous le coupable. Il va falloir payer.

— Heu...

— Vous êtes condamné à errer...

— Combien de temps, Monsieur, combien de temps cette solitude ?

— Dites « monsieur le Président », Franck !

Le tribunal des reproches avait délibéré. Et je n'avais même pas entendu la réponse, la condamnation.

Est-ce que j'étais un bagnard, enchaîné, anonyme ? Et depuis combien de temps ?

Elle avait fait sa valise.

Restaient des tiroirs ouverts, sur le flanc, à moitié vides. Et ma tête pleine d'idées noires, de pensées reprochantes. Des bleus à l'âme. Des neurones couleur de goudron, de macadam.

Retrouver mes esprits. Mon bureau, des personnes à qui parler. Parler, ne pas parler. La ville, les rues, d'autres murs. Rejoindre le quartier du Panier, au centre de Marseille. Retrouver Joséphine, Gaston.

Le livre retourné, posé sur la table, le titre comme un cri.

Une mouette posée sur une digue, silencieuse, solitaire. Une autre qui se balançait dans les airs, au-dessus de la corniche. Le ciel et la mer confondus, mêmes couleurs, et le grand oiseau, gris blanc. L'œil et le bec menaçants.

Je quittais la voiture quelques instants, fis quelques pas dehors, l'air était transparent. La mouette vint se poser sur la rambarde, ses ailes relevées, prête à redécoller. Elle me

fixait, semblait vouloir me parler du ciel, des nuages gris, du soleil blanc du matin, des rencontres difficiles. Puis elle reprit son envol, ses claquements de bec.

S'envoler, quitter le sol.

Rejoindre l'avion dans le ciel, un moteur, une grande hélice en bois, les grandes ailes de toile. Décoller, partir dans le vent, retrouver un peu d'air. Monter, descendre, tourner, glisser entre les nuages. Se laisser aspirer vers là haut.

Atterrir, cabrer lentement l'appareil, arrondir, le faire décrocher. Rebondir sur la terre, rouler sur l'herbe. La terre chaotique, des aléas, des incertitudes. La fin du rêve, n'être pas un oiseau. Rejoindre le flot des voitures de la ville, de la corniche, des humains. Devenir humain.

Joséphine et Gaston papotaient. Je rejoignais mon fauteuil, derrière la rue. Sans un mot, sans un « bonjour ».

« J'ai dans les bottes des montagnes de questions... »³

Où était-elle ? Où était-elle partie ?

Même pas un mot, Cylia, même pas un mot !

Un verre de whisky. Des toiles d'araignée, longues comme des tentes de cirque. Des clowns tristes, des petits enfants qui applaudissaient.

Tout s'embrouillait.

Hier soir j'étais rentré tard, je me souvenais à peu près. Très tard. Très noir, difficile. J'avais cru entendre sa voix qui m'appelait. Lui avoir répondu, des mots mal articulés, je ne savais plus lesquels, que l'on se verrait le lendemain, que j'étais fatigué...

Le téléphone qui sonnait :

³ A. Bashung/J. Fauque – extrait de la chanson « la nuit je mens » – album « fantaisie militaire » Barclay 1998

— Patron ? Est-ce que vous allez bien ? Un café peut-être, me demanda Joséphine d'une voix plus douce que d'habitude ?

— Oui, Joséphine, un café, merci, je veux bien...

— Heu... Un monsieur Aldudes a appelé. Pour sa femme. Il voudrait que l'on recherche sa femme. Elle est partie il y a trois jours. Il est sans nouvelles depuis.

— Bon, rappelez le Joséphine. Oui c'est ça, rappelez le, je vais lui parler.

— Mais, vous aviez dit que...

— Que quoi, Joséphine ?

— Heu... que vous ne vouliez pas d'affaire de recherche de femme...

— Moi, j'ai dit ça ?

— Oui, patron, et...

— C'est à dire, aujourd'hui c'est différent...

— Ah bon... Comme vous voulez, vous êtes le patron, patron...

— Joséphine...

— Oui, patron ?

— Tu me ferais plaisir si tu évitais de m'appeler « patron » !

— Heu... bon... d'accord, patron !

— Joséphine...

Le café était bon. Je tournais la cuillère, machinalement. Sans nouvelles de sa femme... Un titre de film ! Sans nouvelles de sa femme ! Mes pensées, des oiseaux en bagarre derrière un bateau de pêche.

Le livre. « *Partir* ». Le livre ouvert, à l'envers, sur le ventre. Sur le flanc !

Sans nouvelles. Une autre. Le mari qui m'appelait.

D'habitude je refusais ce gendre d'affaire, je n'aimais pas. Trop d'affects.

Mais aujourd'hui...

— Allô, patron ? Je vous passe monsieur Aldudes.

Joséphine, sa voix sucrée. Miel, vanille, un oiseau rose au-dessus de la mélasse.

— Monsieur Franck, bonjour...

— Oui, oui, bonjour.

— Bon... heu... j'aimerais... je voudrais... il faudrait...

— Oui, oui...

— Bon... votre secrétaire m'a dit que vous vouliez bien vous occuper de mon problème.

— Oui, peut-être, c'est à dire...

— Ma femme est partie, voilà, elle a disparu, et heu...

— Bon, il faudrait que l'on se voie...

— Oui, d'accord, volontiers...

— Si vous voulez, on pourrait se retrouver au café, au coin de la rue du Refuge, et de la rue du Panier, disons, dans une demi-heure, ça vous va ?

Bien sûr que ça lui allait. Quoi faire d'autre quand sa femme est partie ? Que peut-on faire ?

Le monde se pressait chez Marie, se réchauffait. Une foule de paroles et de fumées. Nous étions attablés, Gaston et moi, silencieux, devant deux tasses de café.

Cylia, partie, la retrouver. Savoir.

Est-ce que j'allais savoir, un jour ? Est-ce que je le voulais seulement ?

Le brouillard tombait lentement dans la ville, dans ma tête. Plus rien n'avait vraiment de sens. Des questions fuyantes, comme la couleur du vent, qui s'empilaient. S'en allaient, revenaient.

— Franck, tu vas bien, me demanda Gaston ?

— Moi, ça va... ouais... mentais-je machinalement.

— Ah bon ! Tu as plutôt la tête de quelqu'un qui va se pendre...

— Oui... c'est simple... je vais te dire tout de suite.

— Ah là là...

— C'est simple je te dis. Cylia est partie, voilà ! Cette nuit, elle a quitté la maison, elle m'a quitté... voilà !

— Ah ? Quitté ? Comme ça, sans un mot ? Vous ne vous êtes même pas disputés ?

— Oui, non, je ne sais pas, mais je me demande...

— Tu te demandes quoi, Franck ?

— En fait, si tu veux... j'ai l'impression, en ce moment que... comment dire...

— Dire quoi ?

— C'est à dire, je me demande si ce n'est pas moi qui...

— Qui quoi ?

— C'est à dire, tu vois...

Mais déjà un homme se penchait vers moi, la main tendue :

— Je suis Paul Aldudes. Bonjour !

Il s'assit en face de nous, derrière un halo de fumée de cigarette. C'était l'homme qui avait été abandonné par sa femme.

